

SÉANCE DU 25 AVRIL 1892

PRÉSIDENCE DE M. GOBLET D'ALVIELLA.

La séance est ouverte à 8 $\frac{1}{2}$ heures.

Dépouillement du scrutin. — MM. E. de Régny, banquier à Bruxelles, et H. Lejeune-Vincent, propriétaire à Dison, sont proclamés membres effectifs de la Société.

Ouvrages présentés. — *Description d'un fœtus monstrueux présentant une atrésie des voies urinaires et de l'intestin transformés en cloaque, et l'absence d'organes génitaux*, par le D^r E.-T. Hamy, membre honoraire.

Nouveaux matériaux pour servir à l'étude de la paléontologie humaine, par le même.

Sur le prétendu crâne de Moctezuma II, par le même.

La détermination de la taille d'après les grands os des membres, par le D^r L. Manouvrier, membre correspondant.

La démografia italiana, avec atlas, par Raffaello Zampa.

Della comparazione dei caratteri fisici dei delinquenti et dei non delinquenti, par le même.

Crania italica vetera, par le même.

Sulla etnografia dell'Italia, par le même.

Breve nota di etnografia comparata, par le même.

Contribuzione alla etnografia della Melanesia. Studio di due ragazzi Papuani, par le même.

Studio cranologico sui Nias, par le D^r Jacopo Danielli,

Un ouvrage en russe, par Alexis Karoutzine.

Catalogue du musée ethnographique de l'État à Leiden, par L. Serurier, membre honoraire. Série 776.

Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 1892, n^{os} 2 et 3.

Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles, 1892, 1^{re} livraison.

Archivio per l'antropologia e la etnologia, tome XXI, fasc. 3.

O mundo legal e judiciario, 1892, n^{os} 132 et 133.

L'Anomalo, février-mars 1892.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

BUDGET DU CONGRÈS D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DU MOIS D'AOUT 1891.

Après une longue discussion, il est décidé que la Société d'anthropologie interviendra pour une somme de six cents francs dans le déficit qui résulte du relevé des comptes du Congrès d'archéologie et d'histoire tenu à Bruxelles au mois d'août 1891. Ce déficit s'élèvera à la somme de seize cents francs environ, en dehors des contributions qu'ont bien voulu s'imposer personnellement plusieurs de nos collègues, en déduction de la part qui incombait à la Société.

COMMUNICATION DE M. GOBLET D'ALVIELLA.

L'ASTROLOGIE PRIMITIVE.

I.

Les coïncidences qui se rencontrent dans le folklore de peuples vivant loin les uns des autres et parlant des langues différentes peuvent s'expliquer tantôt par la communauté des origines ethniques, tantôt par un emprunt d'une population à l'autre, tantôt par une certaine identité de raisonnement mythique. Un exemple fort intéressant à étudier de ces parallélismes nous est fourni par ces deux légendes recueillies, la première chez les Hottentots par M. Gustave Fritsch, la seconde chez les Fidjens par MM. Williams et Calvert :

1. La lune envoya ce message aux hommes : « De même que je meurs et revis, vous mourrez et vous revivrez. » Mais le lièvre déroba et altéra ce message, pour dire aux hommes : « De même que je meurs sans renaître, vous mourrez et ne renaîtrez

point. » Sur quoi la lune furieuse fendit le museau du lièvre, et celui-ci, à son tour, sauta au visage de la lune, où il fit avec ses griffes les taches qu'on y observe encore aujourd'hui⁽¹⁾.

II. Ra Vula (la lune) désirait qu'il en fût de l'homme comme pour elle-même, c'est-à-dire qu'il disparût quelque temps pour revenir à la vie. Mais Ra Kalavo (le rat) s'y opposa et dit : « Que l'homme meure comme meurent les rats. » Et il l'emporta⁽²⁾.

M. Edw. B. Tylor, après avoir rapproché ces deux légendes, reconnaît que leur présence simultanée sur des côtés opposés du globe ne peut être due à une transmission effectuée dans des temps rapprochés de nous, mais il semble admettre que les deux récits ont dû avoir la même source dans un lointain passé⁽³⁾.

Au contraire, M. Peschel et M. Lang⁽⁴⁾ estiment que cette coïncidence peut uniquement s'expliquer par l'unité de l'esprit humain.

Je ferai observer tout d'abord que des légendes analogues se rencontrent encore sur d'autres points du globe.

Voici comment, d'après M. Stephen Powers, les Nishinams de la Californie expliquent leur coutume d'incinérer les morts :

III. La lune et le coyote travaillèrent ensemble pour créer tout ce qui existe. En faisant les hommes et les femmes, la lune désirait que leurs âmes revinssent sur terre, comme elle le fait elle-même, quand elle meurt. Mais le coyote était mal disposé et dit qu'il n'en serait pas ainsi; que les amis du mort auraient à brûler son cadavre et à célébrer une fête de deuil à l'anniversaire de son décès. L'avis du coyote prévalut. Quand donc, sur ces entrefaites, un daim mourut; le corps fut brûlé et ses amis firent grand deuil. Mais la lune créa le serpent à sonnettes qui mordit le fils du coyote et le fit mourir. Le coyote, d'abord, refusa de brûler son propre fils. Mais alors la lune lui dit : « Ceci est ta loi; tu as voulu qu'il en soit ainsi, et maintenant ton fils sera brûlé comme les autres. » Ainsi fut fait, et, au bout de l'an, le coyote célébra le deuil. De la sorte la loi s'appliqua au coyote, et, comme il avait pouvoir sur les hommes, elle prévalut également dans l'espèce humaine⁽⁵⁾.

(1) G. FRITSCH, *Die Eingeborene Süd-Africas*. Breslau, 1872, p. 354. — Cette légende se retrouve avec quelques variantes chez les Cafres; cp. A. REVILLE, *Religions des peuples non civilisés*, Paris 1883, t. II, pp. 129 ss., et E. B. TYLOR, *Civilisation primitive*, trad. franç., t. I, p. 407. Suivant KOLBEN, *Cape of Good Hope*, p. 1205, cité par LUBBOCK, *L'homme préhistorique*, t. I, p. 191, chez les Hottentots, la chair du lièvre est défendue aux hommes et permise aux femmes. Y aurait-il un rapport entre cet usage et la légende?

(2) WILLIAMS AND CALVERT, *Fidji and the Fidjans*. London, 1870, t. I, p. 205.

(3) *Civilisation primitive*, t. I, p. 408.

(4) PESCHEL, *Völkerkunde*. Leipzig, 1874, pp. 494-495, cité par A. LANG, *Mythologie*, trad. Parmentier. Paris, 1888, p. 204, note.

(5) *Mortuary Customs of the North American Indians*, dans *Annual Report of the Bureau of Ethnology*. Smithsonian Institute. Washington, 1881, t. I, p. 144.

Il me semble impossible de songer à expliquer la présence d'une même tradition chez des races aussi différentes que les Cafres, les Hottentots, les Fidjens et les Californiens, par un contact entre les ancêtres de ces peuplades. La migration des fables, quelque importance qu'on lui accorde, ne me paraît pas fournir une solution plus plausible du problème. En effet, on s'expliquerait à la rigueur qu'un mythe ait pu émigrer, avec les courants océaniques, des îles Fidji aux rivages de la Californie, mais il serait étrange que la transmission se fût bornée à un récit isolé, et, en tous cas, on ne peut admettre que, dans la direction opposée, il serait parvenu jusque dans l'Afrique australe, à travers l'Australie, les îles du Pacifique et Madagascar, sans laisser en route, dans les traditions locales, les *témoins* de son passage. Nous sommes donc forcés de conclure, *primâ facie*, à une simple rencontre de l'esprit humain, et j'ajouterai qu'il ne me semble pas difficile de reconstituer les procédés psychologiques dont ce mythe est partout le produit naturel.

L'homme aura sans doute commencé par croire que le soleil et la lune, ou plutôt les soleils et les lunes, étaient mortels comme lui-même et comme tous les êtres vivants en général. En Australie, les indigènes de Victoria s'imaginent encore que la lune meurt tous les mois⁽¹⁾, et si nous nous bornons, dans nos propres langues, à parler de nouvelles lunes, en témoignage de l'époque où nos ancêtres croyaient qu'il y en avait d'anciennes, les Mandingues de l'Afrique s'imaginent bel et bien que chaque mois apparaît une lune nouvellement créée⁽²⁾. A une autre extrémité de l'Afrique, le roi du Caragoué demandait au voyageur Speke si c'était le même soleil qui revenait chaque matin ou si un nouvel astre naissait à chaque aurore⁽³⁾. Là où nous évoquons, par notre terme de Noël, le souvenir du temps où l'on prenait à la lettre le *Dies Natalis Invicti Solis*, les Bechuanas de l'Afrique méridionale ne disent pas que le soleil se couche, mais qu'il meurt⁽⁴⁾. En latin le verbe *occidere* s'applique également à l'homme qui meurt et au soleil qui se couche.

Cependant, à la longue, les hommes se sont persuadé que c'était

(1) SMYTH, *Arborigines of Victoria*. Melbourne, 1878, t. I, p. 431.

(2) MUNGO PARK, *Voyage en Afrique*. Paris, an VIII, t. II, p. 22.

(3) J.-H. SPEKE, *Les sources du Nil*. Paris, 1864, p. 206.

(4) MAX MULLER, *Essais sur la mythologie comparée*, trad. Perrot, Paris, 1873, p. 188.

bien le même astre qui reparaisait. Il fallait donc qu'il eût reçu une vie nouvelle et, dès ce moment, ils devaient en venir à établir une sorte d'opposition entre le sort de l'astre, qui mourait pour renaître, et leur propre destinée, qui les condamnait à périr sans retour, comme tous les animaux. A la vérité, ils étaient bien convaincus qu'aucun être vivant ne meurt tout entier; que la personnalité survit; mais ce devait être sous la forme pâle, vague, éthérée des fantômes qui hantent les rêves, et, dût même cette existence posthume se passer dans un autre monde, ils estimaient avec Achille que la moindre place sur cette terre est encore préférable à un trône dans l'Hadès.

Ils pouvaient alors, espérant contre toute espérance, se livrer en l'honneur de la nouvelle lune, comme certaines peuplades de l'Afrique occidentale, à des danses symboliques où l'on imite les mouvements de l'astre, en ajoutant : « Puisse ma vie être renouvelée comme la tienne vient de l'être (1) ». Ou bien ils pouvaient se demander, dans un premier éveil de la curiosité scientifique : « Pourquoi, au lieu de renaître, comme la lune sous son ancienne forme, l'homme doit-il, après la mort, perdre définitivement son corps et passer à l'état d'esprit, comme les animaux ? »

Le mythe dont je viens d'exposer les différentes versions aura été une première réponse : « Parce qu'un animal jaloux l'a voulu ainsi à l'origine et que sa volonté a prévalu sur celle de la lune. »

Voici, du reste, un quatrième récit, recueilli par un de nos officiers, le lieutenant Le Marinel, chez les Bachilangés du Congo. Il diffère suffisamment des précédents pour qu'on ne puisse songer ici à un emprunt, et néanmoins il renferme les éléments qui le font rentrer dans mon explication générale.

IV. Dieu dit un jour au Soleil : Voici unealebasse de malafou que tu porteras là-bas, et il désigna du doigt l'occident; je te donne un jour pour faire le voyage; mais, si tu veux que je te rende immortel, ne touche pas au breuvage que je te confie. Il tint à peu près le même langage à la lune, en lui donnant toutefois un peu plus de temps. Le Soleil et la Lune obéirent exactement aux ordres de Dieu.

L'homme ambitieux pria Dieu de lui permettre de tenter le voyage. Et Dieu le lui permit. Et l'homme quitta l'orient de bon matin. Et son chien excita un esprit malin contre son maître. Et l'homme vida laalebasse avant d'arriver à l'occident.

Alors le firmament devint plus noir que la peau d'un esclave. Et Dieu gronda

(1) MEROLLA, *Congo*, dans TYLOR, *Civilisation primitive*, t. II, p. 389. — Voyez encore un exemple pour l'Afrique orientale dans J. BECKER, *La vie en Afrique*, t. II, p. 238.

l'homme et lui dit : Tu ne vivras jamais longtemps ; mais le Soleil et la Lune ne mourront jamais. Et le chien fut chassé du pays des Bachilangés. Et les Bachilangés ne boivent plus jamais de malafou ⁽¹⁾

On peut encore rapprocher des légendes précédentes, deux mythes recueillis, l'un au siècle dernier, chez les indigènes des Carolines, par le P. Cantova, le second, dans la Nouvelle-Zélande, par sir George Grey :

V. Dans les commencements on ne connaissait point la mort ; les hommes quittaient la vie, le dernier jour du déclin de la lune, e., dès qu'elle commençait à reparaître sur l'horizon, ils ressuscitaient, comme s'ils se fussent réveillés d'un sommeil paisible. Mais Erigiregers, esprit qui était mal intentionné pour le genre humain et qui se faisait un supplice du bonheur des hommes, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y avait plus de ressources ; de sorte que les gens morts une fois le furent pour toujours ⁽²⁾.

VI. Le Dieu solaire Maui, voulant échapper à la mort, pénétra dans la bouche entr'ouverte de son aieule, Hine-nui-te-po, « la grande femme-nuit qui répand une » lumière si lugubre où l'horizon rencontre le ciel. » S'il avait réussi à traverser le corps de la vieille, les hommes également seraient devenus immortels. Mais, comme il se trouvait entre les mâchoires, un des petits oiseaux qui l'avaient suivi ne put retenir un chant de joie, si bien que l'aieule réveillée ferma la bouche et broya Maui entre les dents ⁽³⁾.

Dans la première de ces légendes, ce n'est pas un animal, mais un mauvais esprit, dont on ne nous dit pas la forme, qui contre-carre l'assimilation de l'homme à la lune. Dans la seconde, c'est bien un oiseau qui empêche le soleil d'assurer l'immortalité aux hommes ; mais il le fait par inadvertance et non par mauvaise intention.

Si l'on recherche ailleurs les deux éléments mythiques dont la combinaison caractérise les légendes que je viens de signaler, — l'un qui attribue aux animaux l'introduction de la mort dans l'humanité, — l'autre qui associe la destinée de l'homme à celle des corps célestes, on les rencontre, à l'état isolé, dans bien d'autres pays et sous bien d'autres formes encore. Sans insister sur

⁽¹⁾ Voy. DU FIEF, *La station des Loualabourg*, dans les *Bulletins de la Société royale belge de géographie*. Onzième année. Bruxelles, 1887, pp. 98-99.

⁽²⁾ DARRÉ DE BROSSES, *Histoire des navigations aux terres australes*. Paris, 1756, t. II, p. 480.

⁽³⁾ SIR GEORGE GREY, *Polynesian Mythology*, cité par TYLOR, *Civilisation primitive*, t. I, pp. 384-385.

le serpent de la Genèse, il est curieux de retrouver une influence analogue attribuée au serpent sur la destinée future de l'homme parmi les aborigènes de l'Inde méridionale :

VII. Dieu avait fait le monde et il était occupé à modeler les hommes avec un peu de boue, quand il s'endormit; un serpent avala alors les figurines encore inanimées; c'est pourquoi l'homme est exposé aux morsures du serpent qui donne la mort (*).

Je n'insisterai pas sur les mythes qui mettent aux prises les dieux de la lumière avec les esprits des ténèbres, les premiers représentés sous leur forme naturelle de corps célestes ou sous la physionomie anthropomorphique des êtres qui président à ces corps; les seconds figurés sous des traits d'animaux ou de monstres. Il y a, dans l'iconographie de tous les peuples, une tendance à symboliser l'enfer, le séjour ténébreux des âmes, par un monstre à la gueule entr'ouverte; or, ces monstres voraces servent également à représenter les adversaires du soleil ou de la lune, dans les mythes se rapportant à l'explication des éclipses, de la nuit, de l'hiver, etc. — Je me bornerai à rappeler les combats d'Horus contre Set représenté par un crocodile et d'Indra ou d'Agni contre le serpent Vritra, parce qu'ils ont trait directement ou indirectement à la fixation de la destinée humaine. Que Agni représente l'éclat du feu ou du soleil, l'enjeu de la lutte, ce n'est pas seulement la délivrance de la lumière retenue captive par le dragon des nuages, c'est encore la possession du soma ou amrita, l'eau céleste qui doit assurer aux hommes comme aux dieux l'immortalité dans le monde supérieur (*). Quant au groupe bien connu d'Horus, le jeune dieu solaire perçant de sa lance le meurtrier de son père Osiris, où nous retrouvons les antécédents des représentations figurées de Saint-Georges et de Saint-Michel tuant le dragon (3), quelque signification que le mythe auquel il se rapporte ait primitivement reçue chez les Égyptiens, il fut employé de bonne heure à symboliser la victoire, non seulement du soleil sur les ténèbres, mais encore de la vie sur la mort (4).

(1) LEWIN, *Wild races of South-Eastern India*, cité par ANDREW LANG, *Mythologie*, p. 205.

(2) ABEL BERGAIGNE, *La Religion védique*, t. I, p. 189 ss.

(3) CLERMONT GANNEAU, *Horus et Saint-Georges*, dans la *Revue archéologique*, t. XXX, p. 196 ss.

(4) L'idée de mettre l'apparition et la disparition des corps célestes en rapport avec les notions de vie et de mort, de croissance et de déclin, est si naturelle qu'on l'étend

II

Il est facile de s'expliquer comment le cours des astres est arrivé, sinon à suggérer la notion d'une survivance personnelle, du moins à favoriser l'idée d'une renaissance et à préciser la conception d'un monde futur.

Le soleil, la lune, les planètes, les constellations disparaissent périodiquement du firmament. Où vont-ils? — C'est la question que se pose le poète védique : « Où est maintenant le soleil? Sur quel monde s'étendent ses rayons? » — Tous ces astres paraissent s'enfoncer sous terre pour reparaître au matin sur un autre point de l'horizon. Qu'y a-t-il donc sous terre? Apparemment un autre monde où ils vont se retremper en vue d'une carrière nouvelle. C'est ainsi qu'au dire des Néo-Zélandais le soleil descend chaque nuit dans une caverne où il reprend ses forces en se baignant dans le *Wai Ora Tane*, « l'eau de la vie », afin de revenir à l'aube éclairer les hommes ⁽¹⁾, et nos « fontaines de Jouvence » n'ont peut-être d'autre origine qu'une explication analogue du rajeunissement solaire. Tout au moins admettait-on, avec certaines peuplades de la Californie dont M. Tylor nous expose la mythologie compliquée, que le soleil traversait par un long couloir l'intérieur de la terre ⁽²⁾. Cependant l'homme également descend sous terre, soit qu'il repose dans la tombe, soit qu'on se figure, par une généralisation des tombeaux, l'ensemble des âmes confiné dans une vaste caverne, comme le Sheol des Hébreux, l'Arali des Chaldéens, l'Hadès des Grecs, etc.

Ainsi l'on s'est trouvé conduit à un double ordre de réflexions :

1° L'homme et le soleil partagent la même destinée, en ce que tous deux, à la fin de leur carrière, se rendent dans un monde souterrain, inférieur, aux *enfes*. Puisque l'entrée de ce monde est à l'ouest, s'il faut en juger par le point de l'horizon où s'enfonce le soleil, c'est par là aussi que les âmes y trouveront accès. L'astre qui leur en montre le chemin leur y sert de guide.

à tout ce qui, dans la nature, semble doué de vie et d'activité, — témoin les préjugés populaires qu'il faut semer de façon à faire lever la plante avec la nouvelle lune; qu'il faut faire couvrir les poules à la nouvelle lune; qu'on doit se couper les cheveux aux changements de lune; qu'on doit déraciner les arbres au déclin de la lune et même l'après-midi, etc.

⁽¹⁾ EDW. B. TYLOR, *Civilisation primitive*, t. I, p. 385.

⁽²⁾ TYLOR, *Ibidem*.

De là le rôle de psychopompe si fréquemment attribué au dieu solaire.

Dans certains villages de la Valachie, les enterrements ne se font jamais dans la matinée, parce que, dit-on, il sera plus facile à la pauvre âme de suivre le soleil vers le lieu du repos, quand il descendra vers l'Occident ⁽¹⁾. C'est dans la même préoccupation que les Comanches des États-Unis enterrent les morts à l'ouest de leurs campements ⁽²⁾, et que les Égyptiens construisaient invariablement leurs cimetières à l'ouest de la vallée du Nil. Nous savons, par les inscriptions hiéroglyphiques jointes aux représentations des funérailles, qu'en Égypte les parents criaient en escortant le cadavre : « A l'Occident, à l'Occident ! » Bien plus, tous les morts étaient appelés des Osiris, c'est-à-dire des soleils couchés ; ils étaient censés, eux aussi, s'enfoncer, le soir des funérailles, en compagnie du soleil couchant, dans la fente à l'ouest d'Abydos, par où le soleil gagnait son royaume souterrain ⁽³⁾. C'était également l'idée des Virginiens que les âmes des morts s'engloutissaient, avec le soleil, dans un puits situé à l'ouest de leur pays. Chez les Hindous, Yama, le premier mort et par suite le premier ancêtre, celui qui le premier « a franchi les grandes montagnes, frayant le chemin aux multitudes » (*Rig Veda*, X, 14), n'est autre, suivant M. Max Müller, que le soleil couché ou nocturne ⁽⁴⁾.

Si le soleil défunt est souvent regardé comme le roi du pays souterrain où il s'enfonce avec les morts, la lune sous l'horizon en sera naturellement la souveraine. Allatu, la lune obscure, règne dans l'Arabi des Chaldéens, le pays d'où il n'y a plus de retour, comme Hécate dans l'Hadès des Grecs.

Parfois, pour rendre l'assimilation plus complète, c'est dans l'astre même qu'on logera les âmes des défunts. Les Guayacourous de l'Amérique méridionale et les insulaires des îles Tokelau en Polynésie assignent la lune comme séjour posthume à leurs chefs et à leurs sorciers ⁽⁵⁾. Les Égyptiens plaçaient leurs Élus dans le soleil, et pour les poètes de l'Inde védique c'était aussi une des

⁽¹⁾ FRAZER, *On burial Customs*, dans le *Journal of the Anthropological Institute*. Londres, 1886, t. XV, p. 74.

⁽²⁾ *Report of the Bureau of Ethnology*, t. I, p. 100.

⁽³⁾ G. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 53.

⁽⁴⁾ *Anthropological Religion* (Gifford Lecture de 1890, Londres, 1892), pp. 297-298.

⁽⁵⁾ TYLOR, *Civilisation primitive*, t. II, p. 90.

demeures des ancêtres (*) : « Vois, dit un hymne (*Rig Veda*, I, 109, 7), ces rayons de soleil auxquels sont réunis nos pères. » D'après une tradition reproduite par Plutarque, le corps du défunt allait à la terre, son intelligence (*νοῦς*) au soleil, son âme (*ψυχή*) à la lune, où elle se purifiait de ses dernières souillures (**).

2° Les corps célestes ne meurent que pour revivre. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de l'homme qui a identifié sa destinée avec celle de ses prototypes célestes ? Pourquoi les âmes qui ont suivi le soleil dans sa course souterraine ne continueraient-elles pas à le suivre dans sa carrière renouvelée, quand il reparait à la lumière ? Si, dans la mythologie germanique, le bûcher de Baldur n'est que l'antichambre de Hel, chez les Grecs, le bûcher d'Hercule devient le symbole de l'apothéose réservée aux âmes des héros et des justes. Du reste, Baldur, à moins que la tradition du *ragnarökkr* ne soit une interpolation chrétienne, doit sortir du monde infernal après le crépuscule des dieux, pour régner, avec son frère Holder, sur la nature et l'humanité régénérées.

Les descentes aux enfers, dont on retrouve les traces dans tant de mythologies, peuvent se rapporter au passage du soleil dans les signes inférieurs du zodiaque ou à son rôle dans les changements de saison, aussi bien qu'à son engloutissement quotidien dans le sein de la terre ou de la nuit ; mais les applications que l'homme en fait à son propre avenir restent néanmoins les mêmes. Quelle que soit la signification des mythes d'Attis et d'Adonis, la mort ou la mutilation du dieu solaire, suivie de sa résurrection glorieuse, devenait, ici encore, un garant de la destinée humaine, surtout si, comme le rapporte M. Tiele, les Phéniciens célébraient des fêtes d'Adonis à la mémoire des jeunes gens remarquables par leurs talents, par leur vertu ou simplement objets d'une tendre affection (**). En tous cas, les fêtes d'Adonis avaient incontestablement cette signification eschatologique chez les Grecs, comme du reste tous les mystères du paganisme classique.

Un pas de plus, et l'astre lui-même deviendra le dispensateur de l'immortalité, « celui qui tient les chemins de la vie », comme disent les Peaux-Rouges Zunis (*).

(*) A. BERGAIGNE, *La Religion védique*, t. I, p. 82.

(**) *De la figure dans la lune*, t. XXVIII, p. 3.

(*) C.-P. TIELE, *Histoire comparée des religions de l'Égypte et des anciens peuples sémitiques*. Paris, 1882, p. 290.

(*) « The Holder of the paths of Life. » FRANK CUSHING, *Zuni Fetiches*, dans *Report of the Bureau of Ethnology*. Smithsonian Institute, t. II, p. 13.

Dans l'Inde, les chantres védiques, pour obtenir la vie éternelle invoquaient Soma, la personnification de l'eau d'immortalité : « Là où est la clarté éternelle, là où est déposée la lumière, dans le monde indestructible et impérissable, ô toi qui te clarifies, rends-moi immortel ! » (*Rig Veda*, X, 113.) Or, Soma nous apparaît plus tard identifié avec la lune, et, s'il m'est permis d'ajouter une hypothèse à toutes celles qu'on a produites pour expliquer cette singulière assimilation, je me demanderai s'il ne faut pas en chercher la source dans la présence de quelque tradition populaire attribuant à l'astre des nuits une influence analogue sur la renaissance ou la survivance des hommes. D'autres hymnes, d'ailleurs, prêtent le même rôle à Agni, qui représente tour à tour le feu et le soleil ; à Yama, dont j'ai rappelé plus haut le double caractère ; à Pushan, dont nul ne conteste la nature solaire : « Puisse Pushan t'emporter d'ici, lui, le prévoyant berger qui jamais ne perdit un animal ; puisse-t-il te délivrer aux mains des pitris, comme Agni aux mains des devas ! — Pushan connaît tous ces lieux ; puisse-t-il nous conduire par la route la plus sûre ! Puisse-t-il, en son savoir, prendre les devants sans hésiter, lui le distributeur de bénédictions, le sage, le vaillant héros ! — Pushan naquit à l'extrémité des routes, à l'extrémité du ciel, à l'extrémité de la terre, lui, le sage qui circule entre les deux séjours meilleurs. » (*Rig Veda*, X, 17, 3-6.) Ainsi s'exprime un des hymnes liturgiques que récitaient les brahmanes pendant que le bûcher dévorait le corps de leurs proches (*).

III

Dans presque toutes les traditions que j'ai mises en parallèle au commencement de cette étude, c'est la lune, non le soleil, qui veut assurer la vie future de l'homme. Or, ces légendes proviennent de peuples qui se trouvent dans un état de culture sinon primitif, du moins fruste, rudimentaire, en tout cas fort arriéré ; et ceci tendrait à confirmer l'opinion des savants qui, s'appuyant sur certaines données mythologiques et même linguistiques, attribuent à la lune la prééminence sur le soleil dans les spéculations des peuples placés au bas de l'échelle. A mesure que se développe l'imagination mythique, on voit le soleil à son tour devenir l'être actif, mâle,

(*) MAX MÜLLER, *Antropological Religion*, p. 251.

divin par excellence, le régulateur de la nature, le garant et le maître de l'immortalité. Tel du moins il nous apparaît dans les principaux cultes polythéistes de l'ancien et du nouveau monde.

Après avoir, en tant qu'Orisis, jugé les morts dans l'Amenti, c'est lui qui, en tant qu'Horus, accueille les justifiés dans sa barque, « la bonne barque des millions d'années ⁽¹⁾ ». Devenu Mithra, des monuments figurés nous le montrent faisant monter sur son char auréolé le néophyte peut-être parvenu à ce suprême degré d'initiation qui se nomme la mort ⁽²⁾. Chez les Aztèques des traditions nous le décrivent admettant à escorter sa litière, au milieu des chants et des danses, les guerriers tombés sur les champs de bataille, les femmes mortes en couches, les captifs immolés en son honneur. Dans l'ancien Pérou, on nous le fait voir appelant à sa cour, dans son palais lumineux, les Incas qui étaient à la fois ses descendants et ses représentants sur terre ⁽³⁾.

Lorsque, à un degré plus avancé encore de l'évolution religieuse, les corps célestes ne sont désormais regardés que comme les créatures ou les serviteurs d'un Être suprême, ce sera naturellement sur ce dernier qu'on reportera le pouvoir de distribuer la vie et la mort. Si les astres continuent à exercer quelque influence sur la fixation de nos destinées, ce ne sera plus que dans les fictions de l'astrologie et dans les traditions populaires. D'autre part, les progrès du scepticisme tendent inconsciemment à ramener, chez l'homme vieilli et désenchanté, l'état d'âme propre aux sociétés primitives, où l'on cherche dans le cours des astres un contraste plutôt qu'une espérance, et alors, le poète de s'écrier :

*Soles occidere, et redire possunt :
Nobis, cum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda* ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 280.

⁽²⁾ Voyez dans l'atlas de Lajard relatif au culte de Mithra : pl. XC, XCII, XCIII², XCV. Dans un bas-relief que reproduit cette dernière planche, Hermès psychopompe vole au-dessus du char, étendant le bras comme pour indiquer la direction.

⁽³⁾ A. RÉVILLE, *Religions du Mexique et du Pérou*. Paris, 1885, pp. 190 et 373.

⁽⁴⁾ CATULLE, V, 4-6. « Les soleils peuvent tomber et revenir. Nous, une fois que s'éteint notre jour si bref, il nous faut dormir une nuit perpétuelle. »

HOMMAGE DE DESSINS ET DE PHOTOGRAPHIES
REPRÉSENTANT LES OBJETS
RÉCEMMENT DÉCOUVERTS DANS LES GROTTES DE MENTON,
PAR M. DE PAUW.

M. De Pauw fait hommage à la Société, au nom de M. Lejeune-Vincent et au sien, de photographies représentant les objets récemment découverts dans les grottes dites de Menton.

M. Lejeune-Vincent se trouvait sur les lieux au moment de ces découvertes, et il a envoyé à M. De Pauw la photographie de l'entrée de la grotte avec le portrait de M. Rivière, le savant explorateur, la photographie des deux crânes à peu près intacts — la grotte renfermait trois squelettes — qui ont été trouvés en même temps que quatre colliers, des silex taillés, des mâchoires d'animaux et divers autres objets travaillés, et enfin un croquis à la plume donnant le site où sont les grottes.

Les grottes de Baoussé-Roussé, improprement appelées grottes de Menton, sont situées en Italie, sur le territoire du hameau de Grimaldi, commune de Ventimiglia. Elles sont au nombre de neuf. Les dernières trouvailles ont été faites dans la sixième grotte par M. Rivière, qui poursuit avec succès ses recherches depuis de longues années, et qui a déjà fait paraître plusieurs mémoires sur les résultats de ses fouilles.

Des remerciements sont votés à MM. De Pauw et Lejeune-Vincent.

La séance est levée à 10 ¹/₂ heures.
